

Le paradoxe du stigmaté : ambiguïté et dérives naturalistes chez Dubut de Laforest

« Moi, chirurgien des moeurs, j'entends découvrir (les plaies sociales) grâce au scalpel - la plume et les brûler au fer rouge du châtimeur: la maladie, la douleur, la mort...et le ridicule. (IV, p.4)¹

L'épistémologie scientifique, naturelle ou sociale, est devenue au XIX^e siècle l'arbitre de tous les discours y compris ceux du Naturalisme, qui adhérait, par le biais de la littérature, à la poursuite commune d'un nouveau savoir incarné par la recherche scientifique. Comme l'affirme Allen Thither : « la fiction en est venue à rivaliser avec la Science² ». Le Naturalisme se réclamait en effet d'une doctrine philosophique qui marquera son époque, le Positivisme. Anticipée par Saint Simon (1760-1825), puis développée et popularisée par Auguste Comte (1798-1857), cette doctrine basée sur un dogme de la Science et du Progrès, s'est avérée hautement compatible avec l'idéologie républicaine démocrate et égalitariste³. Selon cette doctrine, le monde et l'être humain pouvaient être interprétés par l'intermédiaire d'une méthode scientifique où observation précéderait expérimentation, conduisant ainsi à une définition scientifique des faits humains dénuée de toute abstraction. Cette méthode empirique va jusqu'à conclure que l'homme n'est que le résultat d'un phénomène naturel explicable scientifiquement : la reproduction sexuée. De plus, les qualités et défauts physiques et mentaux qu'un être humain acquiert durant son existence ne sont que le produit de l'interaction de faits environnementaux, sociaux et historiques. Une des contingences du Positivisme est aussi que la nouvelle société séculaire refute toutes spéculations métaphysiques ou transcendentales éliminant ainsi la dichotomie traditionnelle entre Science et Art.

1 Pour éviter la surcharge des notes de bas de page, les références concernant Les Derniers Scandales de Paris, XXXVII livres, Paris, Fayard, 1898-1900, ne sont mentionnés que le numéro du livre et les pages évoqués.

2 Allen Thiher. Fiction Rivals Science: the French Novel from Balzac to Proust. Columbia, University of Missouri Press, 2001, p.126.

3 Paul Bert (1833-1887), homme de science disciple de Claude Bernard confesse sa croyance dans La République Française, le 4 décembre 1871: « La Science, qui est déjà libératrice de la pensée humaine, aspire à devenir la régulatrice des sociétés. Les antiques organisations [...] se décomposent [...] Qui pourra reconstruire l'édifice sinon la science qui remplace la croyance par la démonstration [...] et qui tend logiquement à la démocratie, avec sa seule expression possible, la République. »

La littérature, selon les naturalistes, aurait donc son rôle à jouer dans la poursuite commune de la connaissance incarnée par la recherche scientifique. Cette préoccupation consistant à établir une similarité méthodologique entre pratiques littéraires et scientifiques précède l'épiphanie zolienne qui suivit sa découverte de *L'Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard. En effet, Zola se réclamait déjà d'une méthode naturaliste fort proche de la doctrine positiviste inspirée de Taine (1828-1893), selon laquelle intellect et passions pouvaient s'expliquer de manière scientifique⁴. Zola se fait le champion de ces thèses dans la préface de *Thérèse Raquin* (1867) : « Mon but a été un but scientifique avant tout (...) J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur les cadavres⁵ » L'impact du naturalisme sur Dubut de Laforest est indéniable, décrivant son roman *Tête à l'envers* (1882) sérialisé à l'origine dans la *République Française* de Gambetta, l'auteur affirme : « Ce livre, *Tête à l'envers*, est le point de départ des idées psychologiques et des observations de pathologie », qualifiant son œuvre de « cas de médecine sociale⁶ ».

Le dangereux paradoxe de cette épistémologie empirique et scientifique est que, loin de renforcer un idéal républicain égalitariste basé sur des principes de progrès et d'éducation, celle-ci va en saper les fondations et orchestrer leur mise en cause systématique. Civilisation, science et progrès économique qui, selon Daniel Pick, devaient servir de rempart contre les pathologies physiques et sociales s'en avèrent maintenant les catalyseurs⁷. Des théories telles que l'atavisme ou l'hérédité, thèmes naturalistes par excellence, revendiquent le déterminisme de la nature, établissant des limites insurmontables quant au futur potentiel de groupes sociaux subalternes par le biais de l'éducation. La pléthore de nouvelles catégories médico-pathologiques générées empiriquement par les sciences contemporaines a en fait créé de nouveaux stigmates à travers un discours hégémonique consolidant les stéréotypes sociaux. Elles ont facilité une réinterprétation de contingences socio-historiques telles

4 Marc Renneville. « Vice, vertu et vitriol » dans *Criminologie et Psychiatrie*, édité par Thierry Alberhne, Paris, Editions Ellipses, 1997, p.412-417. Dans la préface de *Histoire de la Littérature Anglaise* (1863), Taine déclare : « Que les faits soient physiques ou moraux [...] ils ont toujours des causes; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la vérocité comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol, et toute donnée complexe naît par la rencontre de données plus simples dont elle dépend».

5 Emile Zola. *Thérèse Raquin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1970, i.

6 Edmond Hippeau, *L'Affaire du Gaga*, avec une lettre de Jean-Louis Dubut de Laforest. Paris, Dentu, 1886, p.6.

7 Daniel Pick. *Faces of Degeneration: A European Disorder, c. 1848-c.191*. Cambridge, CUP, 1989, p.11.

que l'alcoolisme ou la délinquance parmi les classes laborieuses, les fixant en un système fondé sur les paramètres « naturels », des stigmates, que ni éducation, ni réformes sociales, aussi radicales qu'elles soient, ne seraient en mesure d'altérer. Les romans de Dubut de Laforest sont symptomatiques d'une dérive discursive de la méthode scientifique et du naturalisme alors que ceux-ci contredisent les idées et idéaux qu'ils prétendent soutenir. Dans cet article, à travers le concept de stigmaté développé par le sociologue Américain Erwing Goffman, je vais examiner les ambiguïtés et les conséquences de ce processus dans *Les Derniers Scandales de Paris*.

Dans la Grèce antique, le stigmaté était un signe marquant la propriété des citoyens grecs sur leurs esclaves. Dans la première partie de son essai fondateur, Erwing Goffman en rappelle d'abord la visibilité : le stigmaté était historiquement une « marque faite au fer rouge sur l'épaule des galériens, des voleurs, traîtres etc. » Il poursuit ensuite avec les implications de ce signe qui identifie le porteur comme pollué, corrompu et possédant un attribut moral ou social hautement discréditant. Le stigmaté est un marqueur physique repoussant qui avilit et isole irrémédiablement son porteur du reste de la société⁸. Par une sorte de glissement interprétatif, il devient une métaphore pour ce qui, dans une société donnée, est indésirable, positionnant le porteur dans un lieu d'exclusion sociale rituelle. Le concept de stigmaté est inextricablement lié, de par l'histoire, à un contrôle social s'exerçant à travers le corps des individus marginaux. Dans les sociétés occidentales, la flagellation, l'amputation, le fer rouge, le pilori et autres humiliations rituelles publiques étaient perpétrées sur le corps d'individus déviants dans le but de maintenir l'ordre social. Qui plus est, comme le confirme Page, stigmates et châtements corporels, au fil des siècles, étaient aussi liés au traitement des pauvres et indigents 'valides' et associés de manière implicite aux normes qui régissent l'infériorité⁹.

Le sociologue Zigmunt Bauman considère de façon similaire le stigmaté comme une institution créée pour contrecarrer l'ambiguïté et les inquiétudes sociales causées par l'arrivée d'un nouveau groupe

8. Erwing Goffman. *Stigma, Notes on the management of spoiled identity*. New jersey, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1963, p.4.

9 Robert Page. *Stigma*. London, Routledge and Kegan Paul, 1984, p.25. Voir aussi Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique* (1964) et *Surveiller et punir* (1975).

éthnique. Comme Goffman, il dénonce le stigmatisme comme mécanisme de défense social¹⁰. Le stigmatisme relève de l'identité sociale et de la gestion et de la production de signifiants stables qui gouvernent les représentations de la différence dans une société. L'accent mis sur la différence irréparable renvoie à une stratégie permettant de lutter contre l'ambivalence par la création d'un Autre stable dans sa négativité et identifiable à des signes physiques repoussants. Le stigmatisme, remarque, Lynn Osborne, implique des définitions catégoriques qui dépeignent des oppositions morales polarisées¹¹. Cette stratégie inscrit le stigmatisme au centre des pratiques d'identité et d'exclusion qui régissent une société donnée.

Goffman identifie trois types de stigmates. En premier lieu viennent les monstruosité du corps, infirmités et difformités ; on trouve ensuite les tares du caractère : manque de volonté, passions irrépressibles ou contre-nature, croyances erronées ou fanatiques et iniquité. En dernier lieu, Goffman décrit les stigmates tribaux : la race, la nationalité, la religion, transmissibles de génération en génération et contaminant également tous les membres de la famille. Dans une discussion sur Lombroso, théoricien du stigmatisme s'il en est, et son concept de la prostituée-née, Hilde Olrik ne perd jamais de vue, cependant, les préjugés sociaux ancrés qui tendent à en discréditer les applications incontestées :

Il ne peut y avoir de doute que, pour Lombroso, l'appartenance à la bourgeoisie aisée est un critère de normalité, l'appartenance au peuple, indice d'anomalie.¹²

On peut inférer dans le contexte historique de la III^e République que les groupes sociaux opposés aux *nouvelles classes* de Gambetta, aristocrates décadents (mentalement instables, drogués, déviants sexuels), classes laborieuses « dangereuses » (alcooliques, chômeurs, délinquants, communistes et communards) se trouvent en butte à cette catégorie de stigmatisme tribal.

10 Zygmunt Bauman. *Modernity and Ambivalence*. Oxford, Polity Press, 1994, p.67, aborde des questions spécifiques à la modernité et à l'État, dont l'assimilation culturelle et l'antisémitisme. Il applique l'analyse de Goffman au contexte historique de l'immigration au début du XX^e siècle: « le concept s'applique plus largement à tous les cas où une caractéristique d'une certaine catégorie de personnes est d'abord rendue saillante attirant ainsi l'attention publique, pour être ensuite interprétée comme signe visible d'une tare invisible, d'iniquité ou de turpitude morale [...] » (traduit par l'auteur)

11 Lynn Osborne. « Beyond Stigma Theory: A Literary Approach », *Issues in Criminology*, 9.1, printemps 1974, p.74.

12 Hilde Olrik, « Le sang impur. Notes sur le concept de la prostituée-née chez Lombroso », *Romantisme*, no 31 1981, p.168.

Le stigmatisme physique, souvent génétique et allant du handicapant au monstrueux couvre selon Leslie Fielder, un éventail qui va « des paralysés aux anomalies de la nature » selon sa sévérité.¹³ Les théoriciens du grotesque, note Jack Slay, s'accordent à souligner le rapport intrinsèque entre grotesque et anomalie physique.¹⁴ Mac Elroy, par exemple, localise la source du grotesque dans la fascination puissante que le monstre exerce sur l'être humain. Le stigmatisme physique, même objet d'enquête scientifique, canalise simultanément fascination et dégoût, les catégories constitutives de l'abjection. Un conte naturaliste tel que *la Mère aux Monstres* de Maupassant (1883), figurant une paysanne qui met au jour des monstres pour les vendre ensuite à des forains montreurs de phénomènes, illustre bien la promiscuité des rapports entre le grotesque et la science dont est empreinte la littérature de l'époque.

La tératologie, l'étude des anomalies du développement (l'influence des facteurs environnementaux sur le fœtus) s'est développée dans la première moitié du XIX^e siècle grâce aux études de savants tels que Geoffroy de Saint Hilaire (1772-1844) ou Camille Dareste (1822-1899)¹⁵. Nommée sans doute en hommage à Zola, le personnage de Tante Miette, la monstrueuse sœur du capitaine Alexandre Desroches dans *Les Derniers Scandales de Paris*, constitue un exemple parfait des malformations congénitales objet de la fascination « tératologiste »:

Quarante ans, haute comme un caniche qui fait le beau, un torse, des bras et des jambes de petite fille, une tête longue, grise et crépue resserrée aux tempes, des dents couvertes par les gencives, des lèvres immenses, gloutonnes, très humides, très rouges, très vivaces, un nez aplati et deux yeux énormes dont le soleil verdâtre l'illuminait toute. (...) les petites mains hideuses, les mains velues, tièdes, gluantes, presque non-articulées, pareilles à des tentacules. (XIII, 35-39)

13 Leslie Fielder. *Freaks, Myths and Images of the Secret Self*. New York, Simon and Schuster, 1978, p.24 (traduit par l'auteur).

14 Jack Slay. « Delineation in Freakery: 'Freaks in the Fiction of Harry Crews and Katherine Dunn » dans *Literature and the Grotesque*, édité par Michael Meyer. Amsterdam & Atlanta: Rodopi, 1995, p 100. Pour une analyse du grotesque et de ses rapports avec la littérature naturaliste, le Grand-Guignol et Dubut de Laforest, voir Isabelle Baron, *Carnival and Stigma in Dubut de Laforest's Les Derniers Scandales de Paris*. Th. Doct. : Littérature française. Londres, 2006, p. 214-266.

15 Voir la description de Gervaise dans *L'Assommoir*: « Si elle boitait un peu, elle tenait ça de la pauvre femme, que le père Macquart rouait de coups. Cent fois, celle-ci lui avait raconté les nuits où le père, rentrant saoul, se montrait d'une galanterie si brutale, qu'il lui cassait les membres; et sûrement elle avait poussé une de ces nuits-là, avec sa jambe en retard ». *Les Rougons-Macquart*, II, Paris, Editions Fasquelle et Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p.408.

Ce passage démontre chez Dubut une familiarité plus que passagère avec les doctrines scientifiques de l'époque. La description de Tante Miette signale au lecteur la présence d'une différence maléfique. Dubut la décrit comme « une ventouse humaine » (XIII, 40), une prédatrice qui impose, au chantage, d'immondes pratiques sexuelles aux plantons de son frère. Elle les menace de la cour martiale s'ils ne se plient pas à ses exigences puis les sape de leur énergie au point de causer leur mort prématurée. Les nouveaux discours scientifiques évoqués auparavant opéraient une amalgamation des classes ouvrières, des pauvres et des criminels en une entité protéiforme anxiogène qui est devenue la cible de stratégies utilisant le stigmate comme instrument d'exclusion sociale. Malgré les efforts de classification des scientifiques contemporains, les classes ouvrières, les pauvres, les criminels ainsi que les femmes se trouvaient au centre de discours convergents, qui, selon Angenot, ne pouvaient que se chevaucher :

Ce qui se dit des criminels, des alcooliques, des femmes (...) des ouvriers et d'autres (...) finit par prendre un air de famille, c'est que ces énoncés deviennent d'autant plus efficaces qu'ils se valident par analogie.¹⁶

La description de Mary Folkestone illustre parfaitement ce processus de convergence par analogie:

Une hystérique, une névropathe, comme on n'en a jamais vu nulle part, ni à la Salpêtrière, ni dans les maisons de prostitution, ni dans les hospices d'aliénés ! (XXXVIII, 75)

Dans cette description, des catégories médicales, sociales et pathologiques distinctes telles que la folie, l'hystérie et la prostitution convergent autour de la figure anxiogène de la femme. Pour Pick également, le langage de la pathologie, de la criminalité et de la psychiatrie se trouve « inextricablement confiné dans un carcan de métaphores et d'analogies¹⁷ ». Qui plus est, les malformations du corps, les faiblesses morales et les fléaux sociaux se trouvent également englobés dans un discours plus large concernant la dégénération. Dubut fait rarement la différence, du point de vue du langage qu'il utilise, entre difformité morale ou physique. Tour à tour, il décrit une zélote religieuse soupçonnée de violer des enfants : « la vieille duchesse aux poupées » (XIII, 40), une aristocrate lesbienne qui débauche ses servantes : « la châtelaine tueuse de jeunes campagnardes »

16 Marc Angenot. 1889. *Un État du discours social*. Québec, Longueuil, Le Préambule, 1989, p.32.

17 Pick, p.4 (traduit par l'auteur).

(XIII, 40); il fait défiler ensuite une criminelle psychopathe et un travesti sodomite qu'il qualifie de « monstres », sans fournir de preuves ultérieures de difformité physique:

Or, deux monstres nouveaux et terribles vont surgir (...) Agathe Sorbier, dite la Goule, et Lord Fenwick, dit la Princesse de Trébizonde. (XIII, 35)

Dû à son manque de visibilité et à l'instabilité des paramètres qui le définissent, la seconde catégorie de stigmaté que Goffman explore, les tares du caractère, est ambiguë et nous ramène à un réseau complexe de facteurs se prédisposant mutuellement par analogie mais nécessitant néanmoins une catégorisation obsessive. À l'intérieur de ce cercle vicieux autant que vicié, troubles mentaux, aléas sociaux, familiaux ou généalogiques deviennent des indices de la déficience de caractère d'un individu puisque dans une société qui fait une fixation sur l'idée de dégénération ou de dégénérescence : « il ne peut y avoir stigmatés sans dégénérescence¹⁸. »

D'une angoisse se focalisant autour d'un individu déviant, on passe ainsi à des angoisses sociétales polymorphes qui ne peuvent s'apaiser qu'à travers une évaluation stable d'une menace, basée sur des indicateurs visibles de la déviance¹⁹. Ceci explique pourquoi la fin du XIX^e siècle, nous dit

Renneville, se caractérise par l'intensification de la quête des indicateurs physique de la déviance :

Les médecins et les anthropologues ne se contentent plus désormais de tâter les crânes des infracteurs mais ils scrutent minutieusement toutes les parties de leur corps.²⁰

Dubut de Laforest illustre cette angoisse de l'invisibilité du stigmaté moral, de la tare indétectable, dans sa description de « l'Über- méchant » des *Derniers Scandales de Paris*, l'ignoble Arthur de La Plaçade, maître- chanteur, voleur, proxénète, gigolo, prostitué et meurtrier en série :

Tout en lui disait la volupté, l'intelligence, la force et on aurait admiré ce beau mâle si des éclairs de sang n'eussent parfois rougi le bleu de son regard. (II, 6)

Bien que doté par la nature d'atouts physiques et intellectuels exceptionnels, ceux-ci, chez La Plaçade sont contrecarrés par la visibilité d'un stigmaté : il a, par moment, les yeux injectés de sang. Ce

18 Olrik, p.169.

19 Pick p.7. Dubut de Laforest connaissait les théories contemporaines sur la dégénérescence. Dans *Pathologie sociale*, il met en doute les théories de Henri Maudsley (1835-1918), un médico-psychiatre Victorien influent, sur la prévention de la folie pathologique parmi des perversés sexuels : « À entendre M. Maudsley [...] d'où qu'elle vienne, la folie est la déchéance de la volonté », xviii.

20 Renneville, p.415.

stigmaté dévoile une tare morale cachée par des attributs naturels valorisants, réaffirmant l'équation entre stigmaté physique et moral. Du point de vue littéraire, on peut aussi noter qu'à travers cette description de La Plaçade, la tradition populaire, friande de frissons et sensations fortes, rejoint les discours scientifiques de l'époque. Comme le fait remarquer Olrik, que le sang selon les théories sur la généalogie et la dégénération en vogue à l'époque était un transmetteur privilégié de stigmaté²¹. Dans *Les Écuries D'Augias*, Hortensius, espion allemand et homme de science, veut déterminer si René Priollat serait de nature à accepter les pots de vin et cherche un signe qui indiquerait une tare héréditaire, une faiblesse de caractère :

Il cherchait à découvrir en cette physionomie pleine de franchise et guerrière une mauvaise ligne, la tare humaine (X, 116).

Les romans de Dubut de Laforest témoignent ainsi de cette préoccupation quant à la visibilité du stigmaté moral que l'on retrouve dans les discours scientifiques.

Le stigmaté tribal, en dernier lieu, affecte, selon Goffman, les perceptions et représentations de race, de religion et de nationalité. Il a le potentiel de justifier l'exclusion de groupe sociaux dans leur totalité en raison de leur lignage ou de leur hérédité. Ici encore, les contemporains de Dubut de Laforest, par voie de métaphores et d'analogies, appliquaient les mêmes critères pseudo-scientifiques qui expliqueraient la déviance chez l'individu au déclin moral des civilisations ou à certaines caractéristiques nationales ou sociales. La fusion déterministe du social, du racial et du biologique qu'implique le concept de stigmaté tribal vient compliquer les questions de classe et constitue une entrave à la mobilité sociale. Ce déterminisme est en porte-à-faux avec l'idéologie positiviste et égalitaire soutenant les principes démocratiques de la III^e République.

Parmi les trois catégories de stigmaté identifiées par Goffman, le stigmaté tribal est également propice à véhiculer un discours polymorphe justifiant l'exclusion. Comme nous l'avons vu précédemment, le stigmaté est impliqué dans la création stable d'un Autre, fondée sur des marqueurs physiques qui contrebalancent une ambiguïté, un flou autour de frontières sociales, politiques, culturelles ou dans le cas du stigmaté tribal, géographiques, nationales et raciales, justifiant, par exemple l'anti-sémitisme.

21 Olrik, pp.173-174.

Contrairement à ses contemporains, dans *Les Derniers Scandales de Paris*, Dubut affiche assez peu l'anti-sémitisme généralisé qui afflige la littérature de l'époque²². Des personnages de juifs comme Esther Le Hardier, Jacques Le Goëz ou Jacob Neuenchwander se réclament comme l'on peut s'y attendre, du monde parfois douteux de la banque et de la spéculation boursière. Le portrait qu'en brosse Dubut, cependant, n'est ni malfaisant, ni répugnant ni moralement abject. Le Goëz aidera Cloé de Haut-Brion à échapper aux machinations de La Plaçade (II, 106-8). Neuenchwander, qui « dépanne » discrètement les femmes du monde dans le besoin, apparaît comme « un roi jeune et brillant [...] un esthète bien vêtu et mignon » (IV, 72). Quant à Esther le Hardier, spéculatrice de haut-vol et séductrice hors-pair, celle-ci damera le pion à l'impitoyable La Plaçade qui, succombant à ses charmes et à l'encontre de tous ses principes, finira par déboursier : « Il l'aime et il la paie [...] il casquait enfin ! » (XV, 5 et 30).

La description de Magreb and Xedma, les très voluptueuses concubines du Sultan Abd El Melek met en jeu stigmates physiques et moraux, alors qu'elles donnent libre cours à la haine dévorante qu'elles éprouvent l'une pour l'autre dans une litanie de fantasmes sadiques :

Sous la splendeur de ces figures orientales s'élargissaient deux corps d'une obésité monstrueuse [...]
 J'ai rêvé que notre Mohamed Abd El Melek te faisait coudre dans un sac avec des chats et des serpents!
 - Et moi j'ai rêvé que le maître te coupait la tête de son yatagan et que ta tête, encore vivante, roulait dans la mer où les poissons te mangeaient les yeux!
 - Horrible Maghreb!
 - Immonde Xedma!
 Elles se dressaient, livides, écumantes, animées du désir de marcher l'une contre l'autre, de se frapper, de se meurtrir, de se dévorer mutuellement, mais toutes deux, épuisées par l'effort, s'écroulèrent ainsi que des ballons énormes de graisse. (XXV, 99-100)

Cette description est empreinte de clichés orientalistes et l'on y retrouve aussi avec la cruauté, l'excès de sensualité et le caractère dégénéré des races inférieures, le stigmatisme tribal.

Si des éléments grotesques commencent à apparaître lorsque l'on examine les pathologies physiques chères aux naturalistes, le stigmatisme tribal, lui, semble se prêter confortablement à une récupération par la farce. Le stigmatisme tribal infligé aux Anglais au XIX^e siècle en France, par exemple, prend souvent la

²²Dans *L'Argent* (1890), Zola, tout défenseur de Dreyfus qu'il fût, se laisse volontiers aller à des représentations peu flatteuses de financiers et usuriers juifs, comme Gundermann ou Bush, qui reflètent les préjugés raciaux répandus à l'époque.

forme de l'excentricité, de lubies bizarres souvent attribuées aux aristocrates. Lord William Carberry, alias Fernando le clown, enchante le public du Nouveau-Cirque avec un numéro dans lequel il imite une grenouille accrochée à l'hameçon d'une cane à pêche :

William coâssait, montrait les blancheurs nacrées de son ventre, étirait ses pattes vertes, ouvrait une gueule effroyable (...) grimaça en retombant au milieu du bassin, pour la gaité délirante des spectateurs. (XVIII, 89)

Lord Malwitch personnifie les effets néfastes du système éducatif anglais des « public schools » et se complait dans une nostalgie du « fagging », une forme de harcèlement rituel où les plus jeunes élèves doivent servir les étudiants les plus âgés, en faisant le ménage à la *Maison Clarisse*, un bordel de luxe:

On parlait (...) d'un être mystérieux, un lord, qui arrivait chaque matin pour remplir le rôle du valet de chambre. (...) L'Anglais revêtait un tablier bleu, faisait les lits, cirait les bottines, ne causait à personne (...) et se retirait vers onze heures, son ouvrage terminé en remettant cent francs à Madame. (XXX, 30)

Malwitch est un historien, archéologue et globetrotter érudit qui souffre d'une fixation géographique:

Malwitch s'imaginait tour à tour être né et vivre ici ou là, au milieu des différents pays qu'il avait traversés [...] le délire du monomane s'établît sur un point central [...] à Londres, le voyageur se croyait à Constantinople. (XXXI, 104)

Durant un long voyage en Italie, il devient obsédé par l'Antiquité romaine. Un séjour prolongé à Pompéi et la visite de la célèbre demeure de Pansa lui font perdre complètement la tête : « Malwitch se réveille, pompéien de Pompéi, comme si vraiment depuis dix-huit siècles, il dormait. » (XXXI, 107). De retour à Paris, sous l'emprise totale de sa manie, il mange, boit, s'habille, parle et se comporte comme un Romain, au grand dam de son cuisinier, rebaptisé *Mutius Libanus* pour l'occasion, qui n'apprécie guère les élucubrations de son employeur :

Pansa Malwitch allait dicter le menu de ce dîner:

- Une merveille ce menu, *coquus*!
- Le cuisinier, rebelle à l'initiation, demanda:
- C'est à moi que vous parlez, Mylord?
- Oui, *coquus*.
- Je me nomme Benoît et je ne suis pas cocu. Je suis marié, Monsieur!
- J'ai dit *coquus* et non cocu [...] Tu diras au *focarius* de faire dégorger des murènes vivantes dans du vin d'Asti...
- *Focarius*?

- Ton aide d'office. (XXXI, 107-8)

Malgré la mission à laquelle les naturalistes s'étaient engagés, appliquant la méthode scientifique à leur littérature et disséquant en toute neutralité leurs personnages comme un médecin légiste dissèque un cadavre, de par la quantité de critique, d'opprobre et de cynisme narquois que ce mouvement littéraire générait chez de nombreux contemporains, tels Huysmans ou Octave Mirbeau, ce mouvement était destiné à finalement perdre sa crédibilité²³. De plus, les positions de Zola concernant l'indépendance financière de l'écrivain : « L'argent a émancipé l'écrivain, l'argent a créé les lettres modernes », combinées à la pratique généralisée de publier en feuilleton (*La Débâcle*, par exemple, a été publiée par épisodes dans *La Vie Populaire* entre le 21 février et le 21 juillet 1892) et aux relents de scandale qui accompagnaient les publications naturalistes en font une proie facile pour la contamination et la récupération par la littérature populaire²⁴. Ainsi, alors que dans ses dernières années, le naturalisme se diversifiait, remarque Agnès Pierron, ses sources d'inspiration, à la une desquelles apparaissent inmanquablement des stigmates physiques, moraux et tribaux, se sont propagées à la culture populaire, y compris le café-concert et le théâtre. Le Théâtre du Vaudeville, par exemple, a présenté *Renée*, une adaptation de *La Curée*, le 16 April 1887²⁵. Une large audience populaire pouvait se délecter de versions parodiques d'œuvres naturalistes au Théâtre du Grand-Guignol où, affirme Colin, « le naturalisme devait trouver son dernier souffle²⁶ ». La littérature populaire s'était maintenant approprié la culture scientifique d'une manière sélective et, à la fin du XIXe siècle, bien servie par les dérives naturalistes et variations autour du thème du stigmaté, ne nécessitait donc plus la sanction d'un discours d'élite scientifique pour donner libre cours à son goût prononcé pour des intrigues extrêmes, pleines de sexe et de violence.

Dans l'appendice de *La Traite des Blanches*, une œuvre qu'il présente comme le « corollaire » des *Derniers Scandales de Paris*, Dubut déclare qu'il y a en lui deux écrivains, l'un « savant » et homme

23 Voir Octave Mirbeau. *Combats Esthétiques II*. Paris, Nouvelles Editions Seguir, 1993, p.196-197. « Si l'on est pas un être larvaire et molasse, une simple poche à digestion et à déjection, Cesare Lombroso vous taxe de névrose. Il croit d'ailleurs au génie anthropologique de M Dubut de Laforest ».

24 Émile Zola. *Le Roman Expérimental*. Paris, Garnier Flammarion, 1971.

25 Agnès Pierron. *Grand-Guignol : Le Théâtre des Peurs de la Belle Époque*. Paris, Laffont, 1995, iii.

26 René Colin, *Zola, rênégats et alliés: La République naturaliste*. Lyon, Presses Universitaires, 1988, p.349.

de science et l'autre un auteur « populaire²⁷ ». C'est cette conscience de la tension qui sous-tend les pratiques littéraires de l'époque et l'affinité qu'il réclame au fil de son œuvre avec un public populaire qui lui permet d'en négocier les écueils et qui fait l'originalité de l'œuvre de Dubut de Laforest.

27 Discours de M Dubut de Laforest prononcé devant la neuvième Chambre, appendice de *La Traite des Blanches, Mœurs Contemporaines, Livre 1*, Paris, Fayard Frères, 1900, p. x.